Vol 23 No 19 | 25 avril au 9 mai 2023

GRATUIT Bilingue et interculturel
English version at the back

La Source
forum de la diversité

La Source – www.thelasource.com – Depuis 1999

« LiterAsian Fest »

Pour que toutes les voix littéraires aient droit de cité... sans discrimination !

Photos de LiterAsian

par HASSAN LAGHCHA

Sous le thème Inclusion 2023 aura lieu, du 4 au 27 mai, la 11e édition du festival de la littérature canado-asiatique LiterAsian à différents endroits de Vancouver. Comme à son accoutumée, cette fête culturelle de l'héritage créatif asiatique au Canada met en avant le combat contre le racisme et toutes formes de discrimination en célébrant des écrivains et des artistes originaires de l'Asie.

Au programme, des ateliers d'écriture dans plusieurs genres littéraires, des panels de discussion, des rencontres avec des écrivains et poètes, des séances de partage d'histoires intergénérationnelles, de lectures, de dédicaces, de débats et de conversations autour des enjeux de l'écriture et des défis de la publication des auteurs en devenir. Ce sont, entre autres, les évènements de ce grand rendez-vous annuel qui rallie des écrivains débutants et établis, des universitaires, des enseignants et des étudiants, des éditeurs et des libraires, ainsi que les amateurs des lettres et des arts de tous horizons culturels et artistiques.

Cette édition s'enclenche avec l'atelier *Identité et processus d'écriture*, organisé le 4 mai par *Historic Joy Kogawa House Society* autour de la thématique : De quelles façons l'écriture interagit avec la pratique politique, l'activisme et la justice sociale. Dans cet atelier qui est le premier d'une série de quatre présentés les jeudis soirs tout au long du mois de mai, l'écrivain en résidence David Mura revient sur les bases du processus d'écriture et aborde les questions : Comment amener l'écrivain à être plus prolifique et comment peut-on se débarrasser des blocages de l'écriture ? Cette série, qui combine conférences et discussions sur différents genres d'écriture, porte aussi sur les questions d'identité : raciale, ethnique, culturelle, de genre, d'orientation, etc. Elle met également l'accent sur les différentes approches que les écrivains adoptent face à ces questions et souligne les éclaircissements que puissent apporter des contributions littéraires émanant de différentes communautés.

Hommage aux auteurs bienveillants et courageux

Les thèmes abordés au cours des trois autres ateliers de la série porteront respectivement sur les techniques et approches de l'écriture poétique; sur les structures et techniques occidentales qui forment les bases du récit dans la fiction, et sur les techniques et principes de l'écriture des mémoires, avec comme question directive : Comment peut-on structurer un mémoire d'une manière similaire à celle d'un récit de fiction ?

Le 6 mai, les participants à cette fête de la diversité culturelle vancouvéroise sont invités à deux panels. L'un sur l'esthétique et la rythmique de la poésie et sa magie bienfaisante, au Jardin chinois Dr. Sun Yat-Sen. Animé par la lauréate du Prix de la poésie de la Ville de Vancouver, Fiona Tinwei Lam, ce panel se déroule avec la participation des poètes Gillian Szé, Tariq

Voir « LiterAsian » en page 6 ➤

La présence des cerisiers à Vancouver, un symbole végétal d'une longue amitié japonaise
Page 5

Le spectacle Piña, une occasion pour les spectateurs de découvrir le passé des Philippines
Page 6

À la découverte de l'exposition *Ladykiller the Maneater* d'Alison Bremner
Page 7

Brève francophone

« Le Français à Choeur »

La chorale francophone du Grand Vancouver fête ses 50 ans

Lors de la fin de semaine de la fête des Mères à la mi-mai, *Les Échos du Pacifique* célèbrent leurs 50 ans en tant que chœur francophone du Grand Vancouver avec un concert à l'église anglicane St. Laurence de Coquitlam.

Le concert qui se déroulera le 13 mai aura pour thème « Le Français à Chœur ». Les 17 membres de la chorale chanteront, du fond du cœur et avec un grand plaisir, une gamme étendue de musique chorale française allant des madrigaux du XVIe siècle aux chansons populaires canadiennes-françaises, en passant par le jazz et les toutes nouvelles compositions musicales créées par Ron Smail, un des choristes actuels.

C'est en 1973 que les membres de deux chorales paroissiales de la communauté francophone de Maillardville, à Coquitlam, ont chanté ensemble pour la première fois. Pour eux, c'était une façon de célébrer et de préserver leur patrimoine et leur culture de Canadiens-français. Aujourd'hui, les francophones et les francophiles se retrouvent toujours à Maillardville, venant de tout le Grand Vancouver, pour poursuivre le même objectif sous la direction artistique de Marla Mayson. Les Échos, qui comptent, encore à l'heure actuelle, l'un de ses membres fondateurs (1973), sont fiers de présenter leur musique sur plusieurs scènes, notamment lors de leurs concerts de printemps et d'hiver, dans les résidences pour personnes âgées de la région, à des festivals et finalement dans le monde entier grâce à leur site internet et leur chaîne Youtube.

Les billets pour le concert du samedi 13 mai – *Les Échos du Pacifique* : Le Français à Choeur – sont disponibles en ligne sur le site BrownPaperTickets.com à divers prix, y compris des réductions pour les groupes de quatre personnes ou plus, et l'entrée gratuite pour les enfants de moins de 13 ans. Les anciens membres de la chorale sont encouragés à contacter les Échos au courriel suivant : info@lesechosdupacifique.info pour une invitation spéciale pour fêter les 50 ans avec la chorale lors de ce dernier concert de l'année.

Photo des Échos du pacifique

« Le Français à Choeur » de la chorale francophone du Grand Vancouver.

Le grain de sel de Joseph Laquerre

THE SOURCE – LA SOURCE MEDIA INC.

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C. -B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C. -B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource. com

www. thelasource. com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Éditrice associée : **Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (sections anglaise et française) **Monique Kroeger**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Frank Abbott, Deanna Choi, Melodie Wendel-Cook**
Responsable du service administratif **Kevin Paré**
Coordinateur du site Web **Pavle Culajevic**
Site Web **Sepand Dyanatkar, Vitor Libardi, Silvia Pascale**
Médias sociaux **Nathalie Astruc, Sava Rozsnyai**

Conseillers à la rédaction **Denis Bouvier, Alexandre Gangué**
Conseiller au format numérique **Saeed Dyanatkar**
Rédacteurs principaux **Nathalie Astruc, Simon Yee**
Technicien en informatique **Amir Karimian**

Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Mamick Bachidere, Aloïs Gallet, Hassan Laghcha, Amélie Lebrun, Lillian Liao, Alison McDonald, Luc Mvono, Martina Petkov, Curtis Seufert, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger**

Distribution **Joseph Laquerre, Kevin Paré**

Credits des photos pour la Une
Page 5 : Photo par Kai Jacobson, UBC
Page 6 : Photo par Rydel Cerezo
Page 7 : *Midnight at the Fireworks Stand* par Alison Bremner

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courriers par la poste ou courriels, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Une projection de « Haute Tension à Chinatown », un film de Karen Cho, à la soirée d'ouverture du DOXA

par LA REDACTION

La présentation du documentaire *Haute tension à Chinatown* marquera cette année l'ouverture du Festival du documentaire DOXA à Vancouver à l'occasion du coup d'envoi des projections en présentiel du jeudi 4 mai qui coïncidera également avec les activités annuelles du Mois du patrimoine asiatique.

Photo du DOXA

Les documentaires de Karen Cho explorent des thèmes tels que l'identité, l'immigration et la justice sociale.

L'histoire se déroulant durant le centenaire de la Loi de l'immigration chinoise (1923) au Canada, les projections du documentaire seront tenues dans le cadre de grands festivals du cinéma en Amérique du Nord, en même temps qu'une tournée communautaire d'un océan à l'autre. Ces événements dédiés aux communautés amèneront ce documentaire au cœur des Quartiers chinois canadiens avec une version spéciale sous-titrée produite spécifiquement dans la langue chinoise traditionnelle. De nombreuses projections incluront des panels en compagnie de la réalisatrice Karen Cho et des protagonistes du film ou des organisateurs impliqués dans les Quartiers chinois, qui discuteront des problématiques présentées dans le film afin de ramener la lutte au niveau local. Le documentaire sera aussi présenté à travers le pays grâce à des diffusions télévisées.

Partout dans le monde, les Quartiers chinois sont en voie d'extinction. Menacés de disparaître et d'emporter avec eux leur histoire. Celle d'une communauté marginalisée qui s'est battue pour se faire une place. *Haute tension à Chinatown* illustre la lutte collective menée pour sauver les Quartiers chinois en Amérique du Nord et comment celle-ci s'organise à une époque où la crise de la COVID-19 accélère partout leur dépérissement. Alors que le tourisme s'effondre et que les magasins, restaurants et commerces du Quartier chinois ferment, comment ces quartiers et leurs communautés vivantes pourront-ils faire face à la montée de la gentrification au lendemain de la pandémie ? L'augmentation effrénée des prix va-t-elle perdurer ou les communautés vont-elles profiter de ce moment pour trouver de nouvelles façons de protéger leur foyer ainsi que leurs biens culturels, qu'ils soient matériels ou immatériels ?

Alternant les époques, le film dresse un parallèle entre passé, présent et avenir. Rasés autrefois, afin de soi-disant chasser le vice et la maladie, les Quartiers chinois sont aujourd'hui au cœur de la pandémie du « virus chinois » et demain réimaginés et remodelés au gré de leur communauté.

Le rôle de refuge qu'a joué le Quartier chinois dans le passé, à une époque de forte tension raciale, pour des citoyens ne disposant pas des mêmes ressources et droits que les autres semble encore d'actualité. Ils incarnent toujours cet espace sécurisé où la communauté peut se rassembler, écrire sa propre histoire et revendiquer sa place dans la société. Le documentaire *Haute tension à Chinatown*, est une histoire de résistance et de résilience communautaire qui illustre la lutte collective menée pour sauver les Quartiers chinois en Amérique du Nord.

Dans *Haute tension à Chinatown*, le Quartier chinois se situe à la croisée des chemins. Le documentaire explore les tensions qui existent dans le combat pour revitaliser le Quartier chinois. En donnant la parole aux membres de sa communauté, il est à noter que les points de vue divergent sur cet enjeu.

Alors que de « nouveaux Quartiers chinois » émergent dans des banlieues dynamiques et que surgit une classe d'immigrants chinois plus aisés, l'ancien Quartier chinois serait-il devenu obsolète ? Que risque-t-il d'arriver à ceux qui vivent et utilisent encore les services du Quartier chinois urbain traditionnel ? Comment la communauté et les résidents du Quartier chinois arriveront en ce temps de crise à imaginer ensemble une nouvelle destinée pour leur foyer ?

Une des principales interrogations est de savoir pourquoi il y a encore un besoin aujourd'hui du Quartier chinois et comment la communauté pourrait parvenir à respecter son passé tout en façonnant son avenir. C'est l'histoire d'un quartier, à la fois canadien et universel. Un quartier d'immigrants où l'ancien pays vit encore dans les entrailles du nouveau, où les forces du monde moderne se heurtent toujours aux mœurs du passé. Un quartier où une communauté saisit cet instant critique pour se reconstruire.

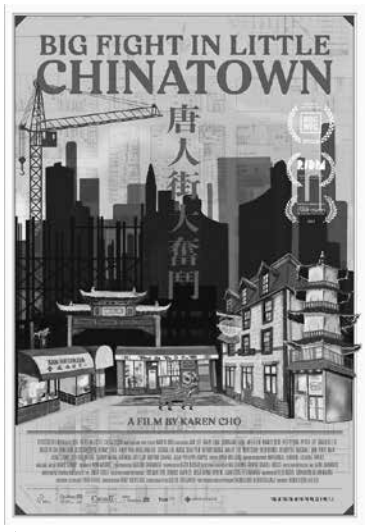


Photo du DOXA

« C'est l'histoire d'un quartier, à la fois canadien et universel ».

Karen Cho est une réalisatrice sino-canadienne, surtout connue pour ses documentaires sociopolitiques qui explorent des thèmes tels que l'identité, l'immigration et la justice sociale. Descendante de cinquième génération des Low Wah Kiu (Chinois d'outre-mer) qui sont arrivés au Canada durant la période de la ruée vers l'or et des chemins de fer, Karen Cho a réalisé son premier film intitulé *In the Shadow of Gold Mountain* (2004) qui explore l'expérience de l'immigration sino-canadienne et les effets de la taxe d'entrée et la loi d'exclusion visant les personnes d'origine chinoise. Le film examine aussi comment le racisme légiféré au Canada a eu un effet négatif sur sa famille chinoise alors que ses ancêtres européens ont été récompensés pour avoir immigré.

La réalisation de ce film a aidé Karen Cho à façonner sa vision comme documentariste engagée à l'exploration des récits des communautés sous-représentés et l'expansion de la notion de l'identité et de l'histoire canadienne. L'impact du film comme outil éducationnel du mouvement de dédommagement sino-canadien a été documenté dans le livre *Being Chinese in Canada* de William Dere publié en 2019, ainsi que dans *Reel Asian : Asian Canada on Screen* d'Elaine Chang publié en 2007.

Karen Cho a également réalisé des films tels que *Seeking Refuge* (2009), lauréat d'un prix Gemini et qui suit des demandeurs d'asile au Canada, ainsi que *Status Quo ? The Unfinished Business of Feminism in Canada* (2012), qui a remporté le prix du meilleur documentaire au festival du film de Whistler et qui a été projeté dans plus de 67 communautés à travers le pays.

Au petit écran, Karen Cho a abordé des sujets comme l'art et l'identité, la santé et le bien-être des peuples autochtones, l'internement des Nippo-Canadiens, la cuisine québécoise, le Downtown Eastside de Vancouver, et les artistes militants à travers le monde. En 2018, Karen Cho a été sélectionnée dans la catégorie de la meilleure réalisation aux prix Écrans canadiens pour son travail dans *Interrupt This Program* (CBC).

Visitez La Source en ligne

www.thelasource.com

Twitter/Facebook : thelasource

De crise en crise

Alors que le printemps est là et que le mois d'avril tire à sa fin, je constate, non sans chagrin ni gaieté de cœur, le triste état dans lequel le monde se trouve. Partout où vous pointez le nez, ça sent le roussi. C'est à se demander comment la terre s'arrange pour continuer à tourner sur elle-même sans être complètement déboussolée, quitte à questionner sa raison d'être. À sa place, moi qui ne tiens pas en place, j'aurais depuis longtemps piqué une crise de nerfs. Oui, n'ayons pas peur des maux, nous allons de crise en crise.

Vous devez vous dire, à juste titre je dois l'admettre : « Encore une fois le *Castor castré*, cet oiseau de malheur, vient jouer les trouble-fêtes ». Désolé de venir ainsi gâcher votre tranquillité alors que vous êtes en train de siroter votre breuvage favori sans vous faire de soucis pendant que le monde, lentement mais sûrement, prend l'eau et vire de bord. D'abord sachez que le castor n'est pas un oiseau mais un rongeur qui se ronge les ongles car il se fait du mauvais sang en constatant les brèches apparentes d'un bateau ivre à la dérive.

Lorsque je parle de crise je ne pense pas à toutes ces crises qui nous assaillent mentalement ou physiquement comme la jalousie, l'appendicite ou l'apoplexie. Oublions aussi la crise de la pandémie provoquée par le coronavirus, crise qui, sans disparaître, ne semble plus causer autant d'émoi ces derniers mois. Non, ici il est plutôt question, sous diverses formes, de crises existentielles auxquelles un grand nombre de nations se trouvent confrontées.

Le Canada, il va sans dire, n'est pas épargné. Nous souffrons chez nous d'une sévère crise de confiance ces derniers temps; nous nous méfions de tout et de tout le monde. La confiance autrefois accordée à la Gendarmerie royale canadienne (GRC) aujourd'hui, après plusieurs notables bavures, ne règne quasiment plus. Chat échaudé craint l'eau chaude croit-on savoir ou autre dicton de mon cru qui n'a rien à voir avec le précédent : un flic épinglé en cache toujours un autre.

Et que penser de la fondation Pierre Elliot Trudeau, organisme soi-disant indépendant et sans affiliation politique, à qui il est reproché d'avoir reçu des dons d'origine chinoise dans le but d'influencer le processus électoral ? Ce n'est pas gentil, ça, de vouloir semer la zizanie chez nous, Monsieur Xi. Vous allez me faire attraper une crise de foi. En effet : « Il y a quelque chose qui cloche », m'a fait savoir un fervent fidèle revenu de Rome depuis Pâques.

Et ce n'est pas tout. Dois-je mentionner la crise du logement et celle des problèmes de drogue et de surdose dans les grandes et petites villes canadiennes ? On n'en sort plus. Quand on voit les prix élevés des marchandises dans les magasins, bien que j'hésite à le faire puisque je ne suis pas économe pour un sou, nous pouvons sans hésitation parler de crise économique. À l'allure où ça va, on ne paie rien pour apprendre.

À l'étranger, ce n'est guère plus reluisant. Les démocraties, je ne vous apprends rien, sont en crise. Regarder Israël où la population manifeste quotidiennement contre son gouvernement auteur de propositions anti-démocratiques. Benyamin Netanyahou, en ne respectant pas le 11e commandement qui dit : tu ne prendras pas le peuple élu de Dieu pour des canards sauvages, ou encore le 12e qui lui non plus n'y va pas de main morte en spécifiant : tu ne pactiseras pas avec le diable pour reprendre le pouvoir, démontre jusqu'à quel point son ego est en crise. Son état est dans tous ses états.

« Partout où vous pointez le nez, ça sent le roussi ».

En France, Macron éprouve d'énormes difficultés à gérer et à maltraiter la crise de la retraite. Les opposants à son régime, syndicats et autres corps de métiers, ne sont pas prêts à battre en retraite. Macron se donne 100 jours pour retourner la situation. Macron, Napoléon, même combat. Même destinée ? À quand l'exil ?

Aux USA, ce n'est un secret pour personne, crise d'insécurité sur la sécurité. Alerte : un jeune militaire américain de la garde nationale aérienne a été inculpé pour la fuite de documents confidentiels qui touchent entre autres la guerre en Ukraine. Je ne cesse de le répéter : il n'y a plus de jeunesse.

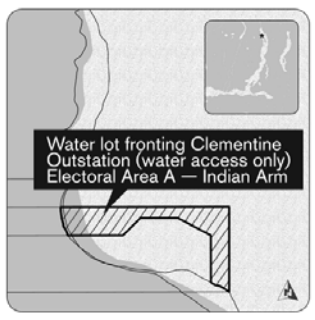
Et ce n'est pas tout : soudainement au Soudan, deux généraux peu généreux se crêpent le képi afin de déterminer lequel aura le droit de faire le plus de mal possible au pays. En attendant que l'un écrase l'autre, on compte les morts comme si de rien n'était. La démocratie là-bas ce n'est pas encore pour demain la veille.

Crise, mon thème, quand tu nous tiens tel une sangsue tu ne nous lâches plus. Maintenant, chantez avec moi (j'insiste) sur l'air de J'arrive de Jacques Brel : De crise en thème en crise en thème etc…j'arrive.

PORT de vancouver
Administration portuaire Vancouver-Fraser

Modifications proposées du plan d'utilisation des terres
Période de consultation
1er mai au 1er juillet

L'Administration portuaire Vancouver-Fraser a l'intention de modifier son plan d'utilisation des terres afin de désigner un site qui a été acquis au cours de la dernière année et de redésigner des sections de deux sites existants de l'administration portuaire. Le site nouvellement acquis est situé à Surrey et il a été proposé de le désigner comme « industriel ». Les sites existants sont situés à Coquitlam et dans la circonscription électorale A, bras Indian, et il a été proposé de changer la désignation de « stockage de grumes et amarrage de barges » à « industriel » et de « eaux portuaires » à « commerciale », respectivement.



Comment participer

Consultez **portvancouver.com/LandUsePlanAmendments** pour:

- Lire les modifications proposées et le plan d'utilisation des terres
- Remplir le questionnaire en ligne d'ici le 1er juillet 2023

Pour obtenir plus de renseignements :
Courriel : LandUse.Plan@portvancouver.com

Canada

Vers un monde soutenable

Une fiction de l'an 2030

La ville la plus verte au monde n'est pas un long fleuve tranquille

Dans cette chronique on imagine le Vancouver de 2030. L'immense majorité de la flotte de voitures a été remplacée par des vélos, la vue des canettes, des gobelets à café et des menus tout carnés est devenue rare, les espaces en ville ont été verdis et la préservation de la ressource en eau douce érigée en véritable passion locale. Malgré les apparences, il ne s'agit là que du début de la ville soutenable.

Les histoires que l'on se raconte font le réel

Certes le décor, au moins, est posé. Mais ce récit de la ville sobre et écologique n'est pas encore ancré dans toutes les consciences car il coexiste encore avec le modèle qui l'a précédé. Dans ce modèle libéral dont quelques apôtres sont toujours bien actifs, on défend les mythes de la liberté absolue et à tout prix, de l'existence d'une « main invisible » censée réguler les marchés, que les ressources naturelles sont là uniquement pour servir aux humains, et les humains pour se servir à eux même… L'utopie écologique, démocratiquement réglementée, bienveillante et qui protège avant toute chose la vie, n'est jamais qu'un autre récit. Et les récits sont toujours attaqués.

Les récits en général sont composés dans l'imaginaire de leurs auteurs. Parfois, ils parviennent à coloniser les imaginaires de leurs lecteurs. Leur puissance n'est que rarement évoquée et pourtant le monde « réel » tel que nous le percevons dépend largement des histoires que l'on se raconte. Les anciens récits

Photo par Chris Murray

« … Vancouver en 2030 est toujours un haut lieu des productions cinéma ».

étaient parvenus à faire croire aux pouvoirs divins des rois – en dépit du bon sens parfois – ils étaient parvenus à faire croire à la possibilité d'une croissance économique et matérielle infinie sur une planète finie. Les récits économiques ont fait croire à la théorie du ruissellement, et les récits du marketing aux bienfaits du tabagisme.

L'utopie écologique naissante n'est évidemment pas épargnée. Ses détracteurs y voient des failles sur le flanc économique : « Si l'on se prive des taxes, des frais de stationnement et du produit des ventes de carburant que garantit le modèle d'une voiture par adulte consentant, comment allons-nous payer notre police ? Et si l'on se prive d'une partie des ressources de l'activité portuaire en ralentissant l'activité par idéologie et pour laisser les écosystèmes marins se régénérer, comment allons-nous rester compétitifs ? Et puis regardez, Vancouver en 2030 a beau se peindre en vert, la ville est toujours bien reliée au monde entier par son aéroport qui pollue, et puis elle héberge volontiers les milliardaires… est-ce bon pour la planète, ça, les milliardaires qui passent leur temps dans les airs ? ».

On ne vend jamais que des récits

En dépit des critiques, les visionnaires de la ville la plus verte au monde ont un plan. Tout d'abord Vancouver en 2030 est toujours un haut lieu des productions cinéma. Seulement voilà, la ville transformée en oasis de verdure où rares sont les voitures n'a plus que ce décor à offrir. Est-ce que par manque de béton et de gris on a vu l'industrie du cinéma nous bouder ? Évidemment que non ! Le décor écologique-urbain de Vancouver est d'ailleurs le plus prisé au monde. Et à chaque fois qu'un film est tourné chez nous, c'est le modèle de la ville verte qui se propage dans les imaginaires d'Amérique, comme d'Asie, ou d'Europe. Le rêve d'une ville idéale se propage à mesure qu'il se construit.

La belle Vancouver qui voit encore passer et repartir tant d'immigrants s'était longtemps vu reprocher de « manquer de culture ». Il se pourrait que le tournant écologique soit en train de changer les choses. Dans ce contexte d'une ville inspirée et inspirante, Vancouver devient peu à peu une ville de poètes et d'artistes. Elle est une ville des plus prolifiques sur la scène artistique. On écrit, on dessine, on tourne et on chante les louanges d'une nouvelle ère de sobriété, de santé et d'équilibre. Livre après livre, album après album, on y cultive l'espoir qu'à force d'essayer, à force de dire, à force d'inspirer on parvient à désendoctriner les esprits nourris jusqu'ici à l'individualisme narcissique, et là, peut-être bien que le réchauffement climatique pourrait être arrêté. Peut-être bien que l'humanité pourrait réussir à restaurer la vie et la santé des écosystèmes partout où elles les avaient abîmées. Peut-être bien…

De cette culture des arts et des tomates, de l'héritage de Greenpeace, de l'influence de David Suzuki, des narratifs guerriers de Seth Klein et tant d'autres figures, les juristes de Vancouver se sont fait spécialistes des droits nouveaux. Des entités indispensables à la vie et qui n'avaient jamais encore été légalement protégées seront bientôt reconnues comme des « personnes » à part entière avec des droits inviolables : les forêts, les animaux, des cours d'eau et même des montagnes.

C'est ça la puissance des récits ! Qu'ils soient scientifiques, économiques, écologiques ou éthiques, ils forment notre vision du monde et du réel, et ils déterminent les règles que l'on entend s'appliquer.

ALOÏS GALLET est juriste, économiste, co-fondateur EcoNova Education et Albor Pacific et Conseiller des Français de l'étranger.

Photo par Steph Troughton, UBC

Les cerisiers : reconnaissance et symbole d'amitié

par MAMICK BACHIDERE

La saison printanière est marquée par des floraisons colorées. Pendant quelques semaines chaque année, plus de 40 000 cerisiers peignent soudainement les quartiers de Vancouver en éclaboussures et pluies de pétales roses. Cependant, de nombreuses espèces de cerisiers fleurissent plus tard au printemps.

La ville de Vancouver compte des centaines de ces arbres, généreusement offerts par le Japon dans les années 1930, les maires des villes japonaises ont commencé à envoyer des cerisiers comme cadeaux d'amitié aux villes d'Amérique du Nord, en guise de remerciement aux Canadiens d'origine japonaise qui ont servi durant la Première Guerre mondiale.. Il y en a encore un qui date de cette époque dans le parc Stanley. Après la Seconde Guerre mondiale, dans les années 1950, ils ont recommencé à envoyer des arbres et, à cette époque, le Vancouver Park Board a également décidé d'adopter le cerisier comme l'un de ses arbres de rue.

La plupart de ceux qui prospèrent aujourd'hui ont été plantés dans les années 1970. Ils ont une durée de vie d'environ 50 ans dans les centres urbains et bordent les rues pour deux raisons : la première est qu'ils réussissent bien ici, et l'autre est qu'ils sont beaux et que les gens les apprécient.

Une promenade guidée avec l'historienne Nina Shoroplova

Selon un article de l'Université de la Colombie Britannique (UBC), les fleurs de cerisier attirent des foules immenses au printemps, mais prédire quand elles sont à leur apogée n'est pas une mince affaire. Afin de le faire avec précision, les scientifiques examinent de nombreux facteurs, notamment les modèles météorologiques locaux récents, les températures et la quantité de lumière du jour afin de prédire le sommet de la floraison des cerisiers.

Pour ce qui est d'en apprendre plus sur les floraisons tardives, c'est Nina Shoroplova qui s'en occupe. Historienne, chercheuse, auteure et photographe, elle a été récemment diplômée de la Master Gardeners Association of BC. Elle profite de chaque occasion pour partager ce qu'elle a appris sur ses plantes préférées : les arbres. En 2020, elle a publié *Legacy of Trees : Purposeful Wandering in Vancouver's Stanley Park*, un récit touchant et informatif sur l'histoire des arbres, les plantations et les espèces du parc Stanley. La chercheure est également Cherry Scout pour le Vancouver Cherry Blossom Festival. Elle est en la même année, finaliste des Prix de rédaction historique du lieutenant-gouverneur et a reçu une mention honorable.

> « Je dirige une promenade pour montrer aux gens quelques-uns des cerisiers à floraison tardive du parc Stanley.
>
> *Nina Shoroplova, historienne*

« Je dirige une promenade pour montrer aux gens quelques-uns des cerisiers à floraison tardive du parc Stanley. Nous examinerons également quelques arbres introduits. Je prévois de créer une liste d'environ douze arbres que nous verrons. Je n'ai pas encore créé la liste. Cet événement

Photo par Nina Shoroplov

En avril, c'est le temps des cerises à Vancouver.

du 5 mai, 2023 durera environ une heure et demie ou deux heures », raconte Nina Shoroplova.

Détails du programme

Le programme se déroulera près des courts de tennis du parc Stanley (situés au 8901 Stanley Park Drive, à côté de la colonie de hérons et de Stanley Park Brewing) et se poursuivra jusqu'au Mémorial de guerre des Sino-Canadiens.

Pour les passionnés de la photographie qui veulent prendre des belles photos des fleurs de cerisier visitez : le Parc Stanley,ou encore le Parc Vanier, le Jardin commémoratif de Nitobe, ou le parc Reine Elizabeth, l'hôtel de ville de Vancouver, le Centre-ville de Vancouver, l'Île Granville, le jardin botanique Van Dusen, l'Université de la Colombie-Britannique, et le parc de la Pointe Grey.

Rejoignez Nina Shoroplova alors qu'elle partagera ce qu'elle a appris sur les cerisiers, ainsi que sur les endroits où les admirer en fleurs dans le parc Stanley et le West End de Vancouver, et ce jusqu' à la fin de la saison de floraison.

Notes d'accessibilité : Ce programme nécessite de se déplacer à un rythme modéré avec des pentes modérées sur certaines surfaces inégales autour de Lost Lagoon, en passant par la roseraie du parc Stanley et en se terminant au Mémorial de la guerre des Canadiens japonais (comme du gravier et de la chaussée) pendant 2 heures maximum. Si vous avez des questions sur l'accessibilité, veuillez envoyer un courriel à publiced@stanleyparkecology.ca

Pour plus d'informations visiter :

https://news.ubc.ca/2022/03/28/citizen-scientists-predict-cherry-blossom-peak

www.stanleyparkecology.ca/event/late-season-cherry-blossoms-with-nina-shoroplova

« Piña » : danser son identité... et au-delà

par LUC MVONO

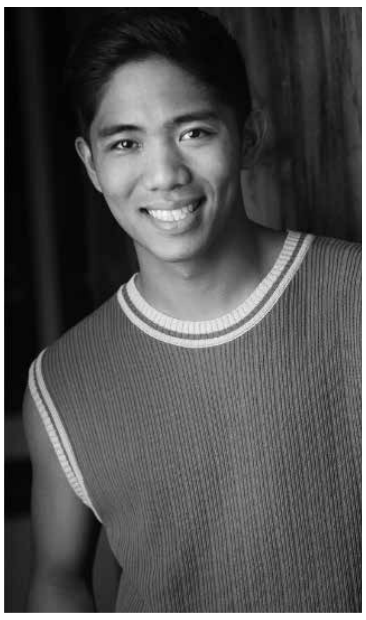
« Être humain, c'est se pencher vers les questions d'identité et, à partir de là, de culture », s'exclame l'artiste canadien d'origine philippine Ralph Escamillan.

Statistique Canada estime aujourd'hui que les immigrants représentent la plus grande part de la population canadienne depuis plus de 150 ans : un nouveau signal d'une identité nationale de plus en plus diversifiée. Aujourd'hui, beaucoup de Canadiens éprouvent le désir d'explorer leurs origines et trouver un équilibre dans le mélange de cultures qui les représentent.

Dans le cas de Ralph Escamillan, c'est par la danse qu'il mène cette exploration, tout en encourageant les autres à faire de même. Ralph Escamillan est un artiste de performance, un éducateur et un dirigeant communautaire queer, né au Canada et d'origine philippine.

« Je suis fasciné par nos passés, tous nos passés, en tant que moteurs pour nous propulser vers l'avenir – c'est un privilège de pouvoir rêver de l'avenir. C'est l'un des outils les plus puissants dont nous disposons en tant qu'artistes pour partager avec le monde », explique-t-il.

> “ Ce textile à la fois délicat et résistant reflète la fragilité et la force des peuples diasporiques contemporains.
>
> *Ralph Escamillan, artiste*



Ralph Escamillan.

Ce printemps, Ralph Escamillan et son équipe se préparent pour leur prochain spectacle, PIÑA à Vancouver. Cette performance de danse contemporaine aura lieu au Goldcorp Centre for the Arts de l'université Simon Fraser (SFU) du 4 au 6 mai. Selon leur site, le projet explore les constructions de l'identité diasporique et la façon dont le corps est porteur d'histoire et d'ascendance.

La danse, une expression propre à l'identité

Piña est le tissu philippin traditionnel fabriqué à partir de feuilles d'ananas qui a inspiré le projet, et en fait partie. « Ce textile à la fois délicat et résistant reflète la fragilité et la force des peuples diasporiques contemporains, » peut-on lire sur leur site.

Selon Ralph Escamillan, la danse a toujours fait partie de son identité grâce à ses origines. Malgré cela, ce n'est pas avant l'âge de 14 ans qu'il s'est lancé dans sa première formation. Le danseur a débuté en danse avec le Breakdance, avant d'explorer le Hip Hop, Popping, House, Waacking, Locking et plus tard le Vogue, danse de salon, ballet, danse moderne et en jazz. Sa vaste expérience lui a permis de travailler avec plusieurs chorégraphes et artistes, notamment Luther Brown, Kenny Ortega, Zendaya Coleman, et même Janet Jackson.

Photo par Rydel Cerezo

Explorer son identité par la danse.

Un rêve devenu réalité

En 2015, Ralph Escamillan reçoit son diplôme de l'école de danse, *Modus Operandi* – et c'est justement cette formation qui l'a inspiré à se servir de la danse pour aborder les sujets qui le passionnaient.

« J'ai toujours voulu créer ma propre œuvre depuis mon plus jeune âge, et je pense que c'est l'une des caractéristiques qui a fait de moi un interprète attirant... pour les entreprises pour lesquelles j'ai travaillé. Lorsque j'ai eu l'occasion de commencer à créer des œuvres, je l'ai saisie, et nous en sommes là aujourd'hui », explique-t-il.

Au sujet du nom *FAKEKNOT*, Ralph Escamillan explique : « Je pense que ma vie a été en grande partie consacrée à *faking it* pour avancer dans le monde. Le mot *KNOT* (nœuds) vient de ma fascination pour les vêtements/textiles, comme les fibres qui composent un tissu – mais il peut aussi se rapporter aux "noeuds" que nous formons avec les gens, c'est à dire, les relations pleines de tension et d'action, ainsi qu'aux nœuds, au sens biologique, qui construisent l'ADN », ajoute-t-il.

Aujourd'hui, le danseur se concentre sur sa propre organisation, *Fakeknot*, décrite comme étant « une entité pour les spectacles collaboratifs qui jouent avec les complexités de l'identité et de la culture par le biais des costumes, du son, de la technologie et du mouvement ». Depuis 2017, Fakeknot a mis en scène plus d'une douzaine de spectacles à travers le pays.

Ralph Escamillan espère que Piña offrira une occasion pour les spectateurs de découvrir le passé des Philippines, notamment leur cuisine et leurs modes vestimentaires.

Et pour les spectateurs philippins, l'artiste souhaite qu'ils « y trouvent l'occasion de se rappeler de tout ce qui relie les gens entre eux, au lieu de souligner leurs différences [identitaires] ».

Pour plus d'informations visiter :
www.thedancecentre.ca
www.ralphescamillan.com

➤ *Suite « LiterAsian » de la page 1*

Malik, Steffi Tad-y et David Ly. Le deuxième panel est une grande rencontre de partage d'expériences personnelles d'auteurs qui se démarquent par leurs remarquables contributions à donner la parole à des communautés historiquement marginalisées et sous-représentées. Aussi, les participants à ce panel ont comme point commun d'avoir fait preuve de beaucoup de courage et de résilience pour surmonter peurs et hésitations avant qu'ils soient publiés, réalisant ainsi leur volonté d'être libres au moyen de l'écriture. Animé par Julia Lin, ce panel est suivi d'un débat entre le public et les auteurs : Candie Tanaka, Simon Johnstone, Emi Sasagawa, David Mura et Jack Wang.

Vin & Mots et...Dim Sum avec les auteurs

Le 7 mai, LiterAsian 2023 se poursuit avec un après-midi appétissant signé Word Vancouver, au Restaurant *Floata Seafood*. Au menu, rencontres littéraires et lectures données par des auteurs, ainsi que ventes de livres, des enchères silencieuses, le tout accompagné par des accords mets-vins et de succulents dim sums chinois. Les profits de cet événement iront au soutien du festival littéraire *Word Vancouver* qui a lieu en septembre.

À noter également la séance de lectures et dédicaces, le 13 mai au *Chinatown Storytelling Center* et la rencontre organisée le 14 mai au Centre international de l'art contemporain asiatique par le Cercle de la littérature asiatique en partenariat avec le *Pacific Canada Heritage Centre Museum of Migration* (PCHC), autour de la thématique *Migration* et résilience. Au menu de cette rencontre, des partages d'histoires, de souvenirs et d'expériences intergénérationnelles avec la participation des auteurs : Sharon Lee, Hieu Pham-Fraser et Winnie L. Cheung.

L'expérience *Iron Dog Books*

Soulignons que *Iron Dog Books* est le libraire officiel hors-site de LiterAsian 2023. Il permet aux intéressés de prendre connaissance des titres des auteurs participant au festival avec leurs fiches descriptives et d'en commander leurs coups de cœur. Ce libraire autochtone consacre son Camion-livres à faire la promotion de la lecture dans les territoires Tsleil-Waututh, Sḵwx̱ wú7mesh et Musqueam (Metro Vancouver) en y apportant des ouvrages à faible coût.

« En tant qu'autochtones, nous avions toujours constaté que notre culture et notre héritage littéraire étaient rarement reflétés dans ce que présentaient les librairies que nous visitions quand nous étions étudiants. Le plus souvent, nous avions du mal à trouver les livres dont nous avions besoin », se rappellent Cliff et Hilary Atleo, les co-propriétaires de *Iron Dog Books*. Ils racontent comment est né leur projet de rêve qu'ils concrétisent en 2017, lorsqu'ils fondent cette première librairie mobile moderne de Vancouver. Pour eux, ce projet est la réponse adéquate face aux coûts exorbitants, notamment du loyer. « Surtout, il permet de contribuer à la couverture des vastes territoires *Lower Mainland* qui sont difficiles à desservir par des librairies indépendantes », se réjouissent-ils, fiers de leur réalisation que les organisateurs de LiterAsian 2023 ont tenu à souligner.

Photo de Iron Dog Books

Iron Dog Books.

Pour plus d'informations visiter :
www.literasian.com
www.irondogbooks.com

Une divinité autochtone croqueuse d'hommes présentée à la Grunt Gallery

par AMÉLIE LEBRUN

***Ladykiller the Maneater*, divinité revêtant les traits d'une anguille anthropomorphe, a vu le jour grâce à la créativité d'Alison Bremner. « Aimante et douce dans son état naturel, mais très carnivore lorsqu'elle est agitée », cette divinité moderne se réveille d'un sommeil profond et ininterrompu, pour se parer de couleurs vives sur les toiles de l'artiste. La divinité croqueuse d'hommes découvre alors un monde terrestre en proie à une violence croissante et omniprésente.**

Dans cette nouvelle exposition présentée à la Grunt Gallery jusqu'au 29 avril 2023, Alison Bremner utilise le dessin géométrique linéaire propre à l'art autochtone traditionnel pour créer un nouveau mythe Tlingit, tout en évoquant l'expérience et les défis de communautés autochtones aujourd'hui.

Création moderne

Nombre d'œuvres présentées dans *Ladykiller the Maneater* ont recours aux collages de papiers peints dont les couleurs criardes et la saturation d'informations visuelle donnent une impression de vertige rappelant celui de la divinité sortant de son long sommeil. En utilisant une création moderne qui suit les conventions de la narration traditionnelle, l'artiste ouvre la voie à de nouveaux récits et références Tlingit capables de répondre au vécu des communautés autochtones, aux traumatismes de la violence armée, et un monde confus et violent », précise Whess Harman. Et la divinité d'Alison Bremner peut alors incarner cette confusion, ce mélange de sentiments. *Ladykiller* est à la fois moderne et mythique, puissante et incomprise, aimante et terrifiante au premier abord. Cette divinité, réveillée abruptement après un sommeil profond, peut aussi rappeler la résilience renouvelée et protéiforme des communautés autochtones. « Cela signifie que nous ne sommes pas toujours gentils, sages ou patients. La résilience est désordonnée, exigeante et sous la surveillance constante des politiques de respectabilité, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de nos communautés », ajoute le commissaire.

Surmonter la douleur

Il faut alors accorder à *Ladykiller the Maneater* plus d'espace, plus d'intérêt, pour recevoir sa sagesse, son affection et apprécier sa véritable valeur. Cette divinité mérite toute la curiosité et la bienveillance du public, qui peut alors voir de nouvelles façons de surmonter la douleur et la confusion, et accepter la part de Ladykiller, de divin, de nourricier et de monstrueux, en chacun de nous. Ces extrêmes opposés présents dans *Ladykiller the Maneater* peuvent aider le spectateur à mieux accepter ces contradictions en reconnaissant la puissance de celle-ci face à un environnement nouveau et hostile. « Il est ambitieux pour un artiste de s'attaquer à certains des sujets qu'aborde Alison dans cette nouvelle série d'œuvres. Mais à travers l'objectif de *Ladykiller the Maneater*, ils

Art par Alison Bremner

L'exposition Ladykiller the Maneater *à la Grunt Gallery.*

donne naissance à une nouvelle divinité pouvant guider chacun sur le chemin de la guérison. « Je pense que cela en dit long non seulement sur les connaissances d'Alison en matière de respect de sa propre culture, mais aussi sur sa capacité à agir en tant que femme Tlingit contemporaine. Les histoires autochtones n'ont pas de date limite : nous en faisons d'autres et nous avons le droit d'en faire d'autres », explique Whess Harman, commissaire d'exposition.

Captivante

L'assurance et la sincérité de la narration d'Alison Bremner, associées aux lignes fortes de l'art de la côte nord-ouest et un choix de couleurs très osé, fait de *Ladykiller the Maneater* un récit captivant et permet au public d'accéder plus facilement aux récits au-delà de la toile.

« Comme *Ladykiller the Maneater*, beaucoup d'autochtones partent d'un état de sursaturation et de choc, car nous avons nous aussi été mis en contact avec semblent moins myopes et, plus important encore et de manière un peu étrange, moins désespérants », conclut Whess Harman.

Avec ses couleurs chamarrées et sa grande variété de matériaux et motifs, *Ladykiller* la croqueuse d'hommes, montre qu'il peut y avoir une multitude de sentiments, de réactions, d'expériences, qui se rencontrent pour aider chacun à surmonter les états de choc, de confusion, de traumatismes. Alison Bremner démontre aussi qu'il est possible de créer sa propre voie, ses propres divinités pour s'aider à naviguer le monde, sans pour autant s'éloigner de sa culture et de sa communauté car la culture est un phénomène vivant, fascinant, nuancé qui a besoin d'évoluer et de s'adapter, tout comme *Ladykiller the Maneater*.

Pour plus d'informations sur l'exposition, visitez: grunt.ca

Pour plus d'informations sur l'artiste, visitez : www.alisonobremner.com

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web

(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

Une myriade de cinémas francophones aux premières loges de l'édition 2023 du DOXA

par HASSAN LAGHCHA

Le plus grand festival des films documentaires de l'Ouest canadien, DOXA, étale sa 22e édition du 4 au 14 mai. Les productions entièrement ou partiellement francophones occupent une place de choix dans le menu de ce rendez-vous qui se déroule avec la participation de cinéastes de divers horizons artistiques et culturels dont plusieurs signent les premières mondiales, canadiennes ou britanno-colombiennes de leurs œuvres. Les projections ont lieu à la Cinémathèque, au Centre VIFF et SFU Goldcorp Centre for the Arts, tandis que les rencontres professionnelles se déroulent au Centre mondial des arts de SFU.

Grande liberté

« La marque de fabrique du festival DOXA est la grande liberté dans la programmation. Ce qui permet de présenter des œuvres qui ont peu de chance d'être programmées ailleurs, étant donné, par exemple, leur caractère expérimental à la frontière entre le documentaire et la fiction », affirme la jeune directrice de programmation Sarah Ouazzani. Elle se réjouit du fait que ce festival offre une plateforme à des cinéastes novateurs qui sont à contre-courant des conventions. À propos des films francophones (entièrement ou partiellement), la directrice met de l'avant la grande diversité des pays d'origine ou partenaires de ces productions qui sont parfois en plusieurs langues.

Abordant la programmation de cette année, Sarah Ouazzani souligne la participation de la commissaire invitée, la Franco-Béninoise Farah Clémentine Dramani-Issifou qui a concocté une programmation de documentaires du cinéma afro-diasporique sur les luttes politiques et les aspirations émancipatrices des années 1960-1970 en Guinée-Bissau, au Maroc, aux États-Unis et en France. Notamment, l'œuvre de la cinéaste française Sarah Maldoror *Et les chiens se taisaient*, une adaptation d'une pièce d'Aimé Césaire, *Le fugitif* du cinéaste marocain Ali Essafi sur les années 70 dites « années de plomb » au Maroc et *Nossa Terra* de Mario Marret sur la guérilla lors de la lutte pour l'indépendance en Guinée-Bissau. Par ailleurs, le festival revient aussi sur le « Printemps érable » québécois en présentant en première canadienne le film *Dans le cœur* signé Rodrigue Jean et Arnaud Valade. Un récit de première main vif et palpable sur les manifestations des étudiants au Québec en 2012.

Coups de cœur

Dans son documentaire *Les jours*, la Québécoise Geneviève Dulude-DeCelles nous fait vivre tout un spectre d'émotions en suivant le parcours plein de courage et de résilience de l'étudiante finissante en doctorat Marie-Philip qui reçoit à l'âge de 29 ans un diagnostic de cancer. Le trop-plein d'émotions est aussi au rendez-vous avec le film franco-canadien *Lettre d'amour à Léopold L. Foulem* de Renée Blanchar du Nouveau-Brunswick qui signe un hommage à ce céramiste de génie, méconnu, qui vient de nous quitter en février dernier.

Du côté de la Guadeloupe, la jeune cinéaste Annabelle Aventurin régale par une œuvre qui bouscule les conventions du documentaire familial typique. Son récit *Le Roi n'est pas mon cousin* nous fait vivre les fabuleuses expériences de sa grand-mère et nous présente un point de vue singulier sur les combats de la diaspora africaine. La thématique de cette diaspora est d'ailleurs très présente dans le menu du festival. Entre autres, soulignons le film de Chriss Itoua *Muanapoto*. Ce terme qui signifie : enfant de France, en lingala, décrit le fossé culturel et identitaire qui sépare des enfants d'origine africaine nés en Occident et leurs parents.

Odes à la résilience

À noter aussi l'hommage qui sera donné au regretté scénariste et producteur franco-mauritanien Med Hondo décédé en 2019, par la présentation de son documentaire *Mes voisins* qui fait partie de son long métrage *Les Bicots-nègres*, acclamé par la critique et qui explore les réalités postcoloniales en France à travers la vie quotidienne de la diaspora ouvrière notamment africaine. À surveiller également l'œuvre à la frontière entre le documentaire et la fiction du franco-marocain Adnane Baraka *Fragments from Heaven* (fragments du ciel, film en langues amazighe, arabe et française), une ode à la vie au Sahara où scintillent mille et une étoiles de rêve et de poésie.

Photo du DOXA

La page couverture de la brochure de cette année du Festival du documentaire DOXA à Vancouver.

En clôture du DOXA 2023, une ode à la résilience du peuple haïtien. Le film du réalisateur montréalais d'origine iranienne Kaveh Nabatian *Kite Zo A* (Quitter les os) présenté en première britanno-colombienne. La directrice de la programmation note le caractère multidisciplinaire de cette œuvre très inspirée à la croisée de la poésie, de la musique et de la danse et qui a été réalisée en collaboration avec des poètes, des danseurs, des musiciens, des pêcheurs, des rollers casse-cou et des prêtres vaudous. « C'est un bel hommage à la résilience de ce peuple et à sa richesse culturelle et artistique, malgré les stéréotypes. C'est le pays qui compte le plus de poètes au kilomètre carré ! », s'émerveille Sarah Ouazzani.

Pour plus d'information visiter : www.doxafestival.ca

Besoin de faire le point?

En agriculture, on a l'habitude de faire le point : sur les cultures, les marchés, la météo. Mais vous arrive-t-il de faire le point sur votre santé mentale?

Votre bien-être est une priorité. Allez chercher de l'aide si vous-même ou quelqu'un de votre entourage en avez besoin.

Par où commencer? Financement agricole Canada offre un outil d'autoévaluation en santé mentale accessible en ligne.

Visitez **fac.ca/MieuxEtre** pour en savoir plus